

1^{ère} partie : Janvier 1958 – Mai 1958.

5^{ème} Régiment de Cuirassiers.

Samedi 4 janvier 1958 : je me présente au milieu de la matinée au poste de police du Quartier Delestraint ⁽¹⁾ à Vannes, mais le chef de poste est surpris par cette convocation ce jour là. Alors que le plus grand calme règne dans la cour du Quartier, il me fait déposer ma petite valise au café d'en face et me dit d'aller visiter la ville et de rentrer pour 17 heures. Je lui obéis, ce qui me permet de déambuler dans cette pittoresque vieille ville bretonne, et de parcourir le marché qui a lieu ce même jour ; c'est ainsi que je me souviens d'une bretonne, en coiffe et sabots, conduisant à la baguette plusieurs porcelets pour les vendre.



Ce samedi soir, puis la journée du dimanche se déroulent tranquillement simplement troublés par les arrivées des nouvelles recrues.



Le lundi matin dans la cour du Quartier a lieu l'appel et les affectations des uns et des autres dans les escadrons et les pelotons. S'il doit n'en rester qu'un, inconnu, c'est moi. Je connais la cause de cette anomalie. Elle provient du fait que j'ai reçu deux feuilles de route, et choisissant par atavisme familial la cavalerie, Arme de mon père. Je deviens de ce fait insoumis au 41^{ème} régiment d'Infanterie de Rennes où se trouvent tous mes papiers. Dans les jours qui suivent mon incorporation mes parents ⁽²⁾ me rapportent qu'à leur grand étonnement les gendarmes sont venus me chercher pour me conduire « manu militari » à cette unité avec toutes les conséquences qui doivent s'en suivre.

Je reçois mon affectation au 1^{er} peloton du 3^{ème} escadron, pour être formé comme « grenadier voltigeur ».

Le lieutenant-colonel Rater commande le régiment, ayant comme adjoints les chefs d'escadrons Tavernier et de Lantivy.

Mon chef d'escadron le capitaine Fournier a pour adjoint le lieutenant Sicard. Et mes chefs de peloton sont successivement l'adjudant Rioual puis le sous-lieutenant Cariou. Le premier, un spécialiste des explosifs, porte de nombreuses cicatrices et il faut reconnaître que la direction de quelques jeunes appelés n'est pas son fort. Le deuxième sort des E.O.R. de Saumur et prend son premier commandement. Leurs adjoints sont le brigadier-chef Van Deuren et le brigadier Jaouen auxquels sont associés les moniteurs Daussin, Jacquin, Caro, Bénéteau et Rousselot ces derniers issus de la classe précédente. Si j'énumère ainsi les noms c'est pour aider à la mémoire d'une période où le régiment après son passage en Indochine est reformé pour devenir un centre d'instruction.

Nous sommes répartis de la façon suivante : huit par moniteur, soit 7 français de souche et 1 français musulman d'Algérie (f.m.a.).

Comment se déroule ces quatre mois de classes ? Ils se divisent en deux périodes égales, la première à Vannes et la seconde au camp de Meucon.

A Vannes, commence l'apprentissage de base, concernant les règlements généraux, les grades, l'ordre serré, le secourisme, les transmissions, etc. ainsi que la connaissance des armements suivants : le fusil « us 17 » en dotation pour les exercices d'ordre serré et les combats, le « garant », le pistolet mitrailleur « mat. 49 », le fusil-mitrailleur « bar », les grenades offensives et défensives, le lance-roquette anti-char de 73 m/m, modèle 50, et pour terminer les mines et pièges ainsi que les explosifs. L'apprentissage du tir réel se fait au Quartier avec la carabine « mauser 5/5 ».

A Meucon, vient l'application des notions apprises précédemment mais avec la réalité du terrain en mettant en œuvre les différentes formations de combat ainsi que les entraînements aux tirs réels.

Les mois de janvier et février sont bloqués c'est-à-dire quasiment sans permissions autres que celles de la journée du dimanche et à la fin du premier mois, une première de 36 heures.

Les repos de fin de semaine sont douloureux puisque nous nous retrouvons le samedi matin, à jeun, à l'infirmerie afin de recevoir notre dose de sérum « tabdt » qui nous laisse ko, plus ou moins 48 heures. Dans notre chambrée l'un des nôtres est allergique à cette piqûre et est emmené d'urgence à l'infirmerie puis par la suite est réformé. Le lundi matin, malgré la douleur encore persistante, nos chefs, avec plaisir, nous concoctent malicieusement des exercices d'ordre serré avec maniement d'armes, histoire de nous dérouiller les muscles. Le samedi suivant c'est au tour de la piqûre contre le typhus.

Le 15 janvier, nous faisons notre premier combat de nuit, suivi le 16 au matin d'une revue d'armement. Ce même jour je suis de mon obole pour la cagnotte du peloton pour avoir reçu un courrier portant la mention « monsieur », soit 5 francs.

Le 24, revue d'incorporation par le chef de corps accompagné d'un colonel en provenance de Rennes.

Enfin le 31 prise de la photo en tenue n°1 pour le livret militaire.

A la mi-février, par un temps de cochon, se déroule au camp de Meucon une prise d'armes avec l'historique du 5^{ème}, la présentation à l'Etendard, et la remise des fourragères à trois recrues par peloton dont moi pour le 1^{er}; ensuite remise de décorations et pour terminer les adieux du colonel Rater remplacé par le colonel de Roquemaurel. Enfin pour nous retour à Vannes et quartier libre après le déjeuner.

A propos d'ordre serré, alors que se prépare une prise d'armes qui doit se dérouler sur le port de Vannes je me souviens :

- tout d'abord du premier exercice de défilé pour l'ensemble du régiment. Au commandement « en avant marche » la musique diffusée par haut parleur retentit, mais au bout de quelques pas, toute la troupe s'arrête dans un rire général, y compris celui de nos chefs : comment marcher au pas au son d'une fanfare de cavalerie ? L'entraînement a repris sans musique et tout rentre dans l'ordre.

- ensuite le jour dit, avant de rejoindre le gros des troupes qui se trouve sur le quai du port une cérémonie, dont je ne connais pas l'origine, se déroule au pied d'un mémorial et je fais partie du piquet d'honneur avec une douzaine de camarades. Au moment de l'allocution d'une des personnalités présentes, notre chef de groupe omet de nous faire reposer les armes ; c'est ainsi

que durant de très longues minutes nous sommes restés dans un garde-à-vous impeccable malgré la fatigue qui se fait de plus en plus sentir dans notre bras gauche, essayant de le garder le plus possible à l'horizontal. A la fin de la cérémonie il s'excuse auprès de nous de son oubli.

Deux événements de ces deux premiers mois me reviennent en mémoire :

- le premier : la suppression du parcours du combattant pour cause d'un accident survenu à un camarade d'un autre peloton. Le parcours est désormais considéré comme dangereux.

- le second : un exercice d'emploi d'explosifs qui se déroule au champ de manœuvres, situé à l'écart du Quartier, et bordé d'un côté par la voie de chemin de fer. Nous apprenons les différentes mises à feu sur des pains de « tnt », soit par mèche lente, soit combiné mèche lente et cordon détonnant. Après avoir pris soin de la mise en place de nos explosifs en creusant dans une butte de terre et de pierres, je préconise aux camarades d'aller nous mettre à l'abri derrière l'imposant parapet de la voie ferrée, et cela malgré les demandes empressées de notre chef de rester à l'abri derrière une proche petite butte ; seuls quelques camarades me suivent. La mise à feu suivie de l'explosion envoie de nombreuses pierres au dessus de nos têtes et à peine avons nous retraversé la voie qu'un train de voyageurs passe : il a eu chaud. Pour le peloton voisin, lui aussi en entraînement un peu plus loin, son choix n'est pas des plus heureux, puisqu'il a cerné le tronc d'un pommier avec des explosifs. Il ne se doute pas de la présence du fermier qui voyant son arbre monter dans les airs se rend aussitôt au Quartier. Au retour, le colonel nous attend pour connaître l'auteur de cette démonstration stupide.

A la fin du mois de février nous nous rendons pour notre deuxième période au camp de Meucon non sans avoir reçu, ce samedi matin, notre dernière dose de vaccin « typhus ». Le voyage se déroule à pied, sans paquetages ni armements, ceux-ci transportés par camions.

L'escadron s'installe dans plusieurs baraques en bois voisines de la place d'armes. Chacune d'elle se compose de deux chambrées de part et d'autre d'un petit hall qui dessert deux autres petites pièces, l'une servant de bureau au chef de peloton, l'autre de chambre aux adjoints. Un poêle à bois dans chaque pièce assure le chauffage. Le jour de notre arrivée, des camarades de notre officier n'ont trouvé rien de mieux que de mettre un pain fumigène dans son poêle ; je ne vous raconte pas la suite. Deux autres baraques indépendantes reçoivent, l'une l'armurerie, l'autre les sanitaires. Quant aux lavabos collectifs, c'est le grand air. Le réfectoire ainsi que d'autres locaux, en dur, se trouvent à l'autre extrémité du camp ; le foyer quant à lui se situe au milieu de ce dispositif.

A propos du réfectoire, un jour que j'ai le commandement du peloton, en sortant du déjeuner j'aperçois le sous-lieutenant venir nous observer en se cachant derrière une haie. Au moment où nous passons devant lui, je commande « tête à droite, droite », puis un peu plus loin « revenez ». Tout en continuant notre marche, je raconte le gag aux camarades qui ne sont rendu compte de rien. Je m'attends par la suite à une réflexion de sa part, mais rien. Une autre fois, un dimanche, un gradé vient nous rendre visite durant le déjeuner ; il s'intéresse aux uns et aux autres et, arrivé à notre table, nous demande entre autres nos études ou nos professions. Interrogé, notre camarade Adénis lui répond : tueur ! et il répond sans se démonter par l'affirmative à la question « si vous aviez à exécuter ce travail envers moi, le feriez-vous ? » Adénis est tueur à l'abattoir de Libourne.

Notre apprentissage devient plus pratique, avec l'étude du combat de jour comme de nuit, sous toutes ses formes avec ou sans embuscades. Nous devons acquérir des automatismes pour réagir immédiatement au moindre coup de feu ou éclatement d'une grenade et sans aucune hésitation ; c'est à dire se protéger en se jetant dans les fossés, derrière un arbre ou tout ce qui peut nous sembler être un abri, etc. Il s'agit d'améliorer nos déplacements qu'ils soient en ligne ou en essaims, de parfaire notre sens de l'observation et de la topographie pour anticiper notre façon de progresser et ainsi assurer la sécurité des hommes. Nous devons, également, affirmer notre sens du commandement en étant, à tour de rôle, soit chef d'équipe ou chef de groupe.

Les entraînements se déroulent dans l'enceinte du camp et dans la campagne avoisinante sur les communes de Monterblanc, Elven, Plaudren, Loqueltas. Il ne faut oublier, ni les entraînements au close-combat, ni les marches avec en fin de cette période, celle de 15 kilomètres en moins de deux heures avec sac à dos, fusil et casque lourd. Cette dernière nous oblige à prendre comme repères les poteaux télégraphiques du bord de la route afin de tenir la cadence et d'avoir le rythme pour courir, marcher, courir etc., en se basant sur l'intervalle de ceux-ci. Son arrivée a lieu au sommet d'une colline ce qui me coupe les jambes me fait dépasser le temps prescrit de quelques minutes. Mais cela ne me porte pas de conséquences si ce n'est de n'avoir pas réussi.

Notre armement se compose du fusil « u.s.17 » en dotation individuelle, du fusil mitrailleur « Bar » avec broyeur, 1 par groupe de combat ; ces deux armes avec des munitions à profusion (balles à blanc) et des grenades à plâtre. Nos entraînements aux tirs réels, qu'ils soient de jour ou de nuit, se déroulent à partir de la butte de tir avec le fusil « garant » (un pour deux hommes et dans mon cas de gaucher je me retrouve avec un droitier ; par bonheur nous avons la même visée et les mêmes bons résultats), le pistolet mitrailleur « mat 49 », le fusil mitrailleur « bar » dont on prend soin de retirer le broyeur, (sauf une fois, heureusement sans accident, seul le chargeur a explosé après le départ de la première balle) et le pistolet automatique 50. Lors d'un tir au « p.m. », au commandement « feu », j'appuie sur la détente et mon chargeur se vide d'un trait. Je garde mon sang-froid en maintenant l'arme vers la cible comme on nous l'a appris. Le lieutenant accourt et commence par m'attraper pensant que je l'ai fait exprès. Après mes explications il se saisit de l'arme et à son tour effectue un tir qui se solde par le même résultat. L'arme est classée hors service et renvoyée à l'armurerie.

Au cours d'un tir de nuit le colonel qui inspecte l'escadron demande à notre chef de peloton de le retrouver durant notre exercice de combat qui suit notre passage au pas de tir. Le sous-lieutenant me désigne pour le guider après avoir fini l'inspection des autres pelotons. Notre départ est signalé par radio. A notre arrivée, et après avoir répondu au mot de passe, il nous regarde travailler. Peu après son départ mon chef me questionne afin de connaître pourquoi j'ai mis tant de temps pour les rejoindre ; je lui réponds avec un sourire, « c'est parce que j'ai remarqué qu'il portait des souliers de ville que je lui ai fait traverser en diagonale plusieurs pistes de chars ». N'oublions pas que nous sommes en hiver.

J'ai également été « vedette » c'est-à-dire déposé et posté, seul, à une extrémité du camp afin d'interdire l'accès des arrières du pas de tir. Ce jour là c'est réveil à 5h, déjeuner sur place d'une boîte de ration et retour à partir de 17h, après avoir entendu au dessus de ma tête les sifflements de quelques balles perdues. Il faut dire que cette interdiction n'a aucun effet sur les paysans voisins qui continuent leurs occupations sans tenir compte de nos observations.

Afin d'être parfaitement aguerris, l'avant-dernière semaine du mois de mars, nous avons droit à une semaine dite « de clair de lune » !!! En quoi consiste-t-elle ?

- le dimanche à minuit ou plutôt le lundi à 0h00, réveil, toilette suivi du petit déjeuner, à compter d'1h jusqu'à 6h30, cours ou exercices extérieurs ; à 7h00, déjeuner : dur le steak frites et le quart de rouge !!! Reprise des différents exercices et dîner à 12h00, coucher et extinction des feux à 14h00. ... Essayez de dormir dans une chambrée aux fenêtres sans volets, malgré la mise en place de couvertures pour assurer un semblant de nuit. C'est ainsi qu'au bout de la troisième nuit, la fatigue se faisant sentir, l'exercice est, je peux le dire maintenant car il y a prescription, de trouver un coin calme et abrité, bien gardé par nous, pour dormir quelques heures de plus, avec pour seule et unique consigne : ne pas se faire prendre.

Trois semaines après se déroule une deuxième semaine identique.

Dans le courant du mois d'avril je suis, pour l'escadron, adjoint au chef de poste pendant 24 heures. Deux jours plus tard, j'y retourne comme chef. Ce qui ne m'empêche pas, d'autres jours, de participer aux corvées de cuisines ou d'être sentinelle au poste central.

Avec les deux dernières semaines d'avril arrivent les examens de fin de classes. Mais cela se mérite, à commencer par le déplacement à pied de Meucon à Plouharnel, petit village à l'entrée de la presqu'île de Quiberon ; une douzaine de jours de bivouac, à l'abri des dunes, au pied de l'observatoire près du bord de la falaise, heureusement par beau temps.



Il s'agit d'une suite d'entraînement aux combats et d'exercices de tirs au fusil lance-grenade. Pour ceux-ci, il y a lieu de redoubler de prudence car parfois les grenades atterrissent à quelques mètres de nous en tournoyant de façon étrange ; heureusement, le plus souvent elles atteignent la cible mais, parfois, sans exploser. Dans ce dernier cas, il y a lieu de bien les repérer car à la fin de l'exercice nous les faisons exploser au moyen de pains de « TNT ». Pour cela nous les regroupons de façon artisanale, c'est à dire en attachant une longue cordelette aux ailettes et nous les tirons délicatement pour les réunir.

Le dimanche quartier libre : avec quelques camarades, visite de la ville de Carnac.

Comme il y a toujours des moments amusants. Au retour d'un combat de nuit au cours duquel nous avons perdu la trace de quelques camarades, comme ceux-ci reviennent au bivouac, ils tombent dans une embuscade tendue par un autre peloton. Les réflexes bien assimilés, ils se jettent aussitôt dans les fossés ; mais là problème, ils ne se relèvent pas et y passent le reste de la nuit. Au petit matin voici l'explication qu'ils nous donnent : en nous cherchant et voyant de la lumière ils se dirigent vers une ferme, et là, embuscade d'un nouveau genre : il y a un mariage ; ils se font inviter à faire danser la mariée et bien entendu à arroser copieusement cela, d'où le sommeil profond cité ci-dessus.

Le 24 avril, nous passons nos examens de c.a.1 et c.p.1 au fort de Penthièvre, situé au milieu de la presqu'île. J'obtiens le premier avec la moyenne de 13,56/20. De retour au campement, c'est le démontage du bivouac et nous rentrons au Quartier en camions.

Le 29 avril j'apprends mon affectation en AFN dans la 10^{ème} brigade de Cavalerie, sans savoir où la situer, les uns disant du côté de Sétif, les autres de Constantine. Restent sur place les exemptés d'AFN soit pour raisons familiales, soit pour raisons de santé, et ceux désignés pour l'encadrement des nouvelles recrues.

Mais l'histoire nous attend. Janvier 58... Avril 58, les classes sont finies. Alors que se prépare le départ pour l'Algérie, c'est mai 58 et les événements qui s'en suivent ; toutes relations provisoirement interrompues entre la métropole et l'Algérie. Nous sommes consignés sans savoir quand nous pourrions partir. D'après « radio caserne » les chefs venus nous chercher repartent en avion en nous laissant là. Cette inactivité amène le régiment à chercher à nous occuper par des concours de tir à la carabine, des épreuves de courses à pied, des matchs de football ; mais c'est l'ennui, et les parties de poker règnent.



Un de nos camarade de chambrée fait une crise de delirium nous obligeant à quitter la pièce et à demander l'aide des infirmiers afin de pourvoir le calmer.

Nous assurons la sécurité du central téléphonique de la ville, pour cela nous allons à tour de rôle, par équipe d'une demi-douzaine d'hommes prendre la garde de nuit. C'est ainsi que lorsque vient notre tour d'être dans la rue nous recevons, outre notre fusil, un chargeur de balles réelles enveloppé dans une pochette cousue, à mettre dans la poche de notre capote. Devinez la difficulté pour se servir de notre arme en cas d'urgence ? Heureusement les événements n'incitent personne à sortir la nuit.

Durant cette période, j'assiste au mariage de mon frère François à l'Abbaye de Valloires dans la Somme. L'orgue est tenu Marie-Claire Alain, amie de sa femme Elisabeth ; cette organiste est devenue célèbre. Pour ma part je rejoins Nantes le jeudi afin de faire l'aller, en voiture, avec mes parents et mon frère Daniel. Nous en profitons pour visiter Rouen au passage. Mon retour a lieu le dimanche après-midi, via Paris que je traverse à pied, avec ma petite valise, de la gare du Nord à Montparnasse, seul militaire en tenue et dans un silence étonnant puisqu'il n'y a pratiquement aucune circulation automobile et seulement la présence de quelques très rares passants, le tout sous le regard des nombreuses forces de l'ordre en faction dans tous les coins de la capitale et plus particulièrement devant les édifices officiels et touristiques. Je suis accompagné de Jacques Moyon, un ami de mes frères et nous nous quittons à la gare, lui se rend à Nantes et moi à Vannes via Rennes.

Un problème me soucie, ma permission se termine la veille au soir soit le samedi, il me faut trouver une astuce pour ne pas me faire prendre en arrivant au Quartier. Passant devant le poste de police je fais celui qui est de quartier libre ce jour là, afin d'éviter de remettre ma permission et ce n'est que le lundi matin que je la donne au secrétaire de l'escadron, ni vu ni connu.

Avec une dizaine de camarades je suis retenu pour participer à une démonstration de combat. Sans plus d'informations nous quittons Vannes un jeudi après-midi pour nous rendre à Quimper où nous sommes hébergés.

Dans l'après-midi du vendredi nous reconnaissons les lieux de l'exercice à réaliser et nous nous entraînons. Chacun d'entre nous a son objectif, pour ma part je reçois le drapeau. Cette manœuvre se situe dans le cadre d'une journée d'instruction des officiers de réserve présidée par le général commandant la Région. Elle représente l'attaque d'un blockhaus situé au bord de la mer.

Le samedi, au début de l'action nous sommes cachés sous des filets de camouflage en arrière de la butte et à l'abri des regards des officiers. Après un tir nourri de fumigènes lancés sur ce poste par un mortier, nous progressons par bonds. Dépassant les spectateurs, nous arrivons au niveau des réseaux de barbelés dont nous ouvrons plusieurs passages à l'aide de bungalores. Après avoir franchis les barbelés, nous neutralisons des chars venant à notre rencontre.

Cette action est suivie de l'extérieur par un artificier qui commande la mise à feu de mines anti-chars situées sous des carcasses de voitures récupérées chez le garagiste du coin et représentant ces blindés. Un problème, la différence de poids entre un engin de plusieurs tonnes et une voiture vide de tout son équipement. Tout en progressant nous devons suivre les trajectoires et voir le point de chute de ces tas de tôles.

Tout se déroule conformément aux plans établis et nous continuons notre attaque avec l'emploi de lance-roquette dont certaines munitions, ratent leur but, s'écrasent en mer avec de belles gerbes d'eau. L'assaut final se fait aux lance-flammes et grenades offensives. Pour terminer je plante le drapeau français au sommet du bunker. L'exercice est commenté par hauts parleurs. Il est tellement réaliste qu'à un certain moment le général demande à le faire cesser, mais dans le feu de l'action et le bruit des explosions nous n'avons rien entendu.

A la fin de la démonstration, chaudement félicités, nous sommes heureux d'avoir démontré la qualité de notre enseignement malgré l'emploi de certains armements dont nous n'avons appris les managements que le jour précédent.

Avec quelques camarades nous assistons à un match de foot au stade de Vannes. Au moment de la Marseillaise nous nous mettons au garde-à-vous et saluons. Ce que nous ne savons pas, c'est que le colonel y assiste lui aussi mais en civil. Il nous a observé et le lendemain il fait savoir sa satisfaction pour notre tenue de la veille.

Quelques détails sur nos futures affectations nous parviennent. C'est bien la 10^{ème} brigade de Cavalerie qui se compose de deux régiments, les 4^{ème} et 20^{ème} Dragons. Cette brigade appartient à la 19^{ème} Division d'Infanterie dont le siège est à Sétif, elle-même dépendant de la zone ouest constantinois (z.o.c.). (les insignes sont dans la 2^{ème} partie du document.)

Dans les derniers jours de ce mois de mai, les relations reprennent avec l'Algérie et ce sont les adieux au régiment. Le convoi s'ébranle dans un Quartier étrangement vide et silencieux ; c'est près de 200 hommes qui le quitte. Nous arrivons à la gare, où le colonel ainsi que notre encadrement nous saluent. Certains ont les larmes aux yeux, d'autres nous font savoir qu'ils aimeraient partir avec nous pour conserver l'esprit de cohésion que nous avons montré à l'intérieur des pelotons durant ces classes. La présence de la fanfare rehausse ce départ et le rend encore plus émouvant. La Croix Rouge est également là pour nous donner des cigarettes et des revues.

Aux coups de sifflet du chef de gare, le train s'ébranle doucement et c'est avec des pincements de cœur que nous entonnons le chant des adieux. Notre convoi passe par Rennes, le Mans, Tours, Bourges, Lyon et Marseille où nous sommes hébergés au camp de transit « Sainte-Marthe » pour quelque jours.

Nous quittons la France le 2 juin en embarquant sur le transport de troupe « Athos 2 » pour une traversée de 39 heures ; nous apercevons le soir, au coucher du soleil, les îles Baléares. Un exercice d'évacuation du navire a lieu dans le milieu de ce premier après-midi et nous nous retrouvons tous sur le pont portant nos bouées de sauvetage.



Historique du 5ème Régiment de Cuirassiers.

Création : le 30 mai 1653 sous le règne de Louis XIV.

En mars 1737 Louis XV lui donne le nom de « Royal Pologne ».

Sa devise « Nec pluribus impar ». Peut être traduit par « supérieur à tous ».

Dissous lors de la restructuration des armées : plan armées 2000.

En 2004, une revue sur les armées de Napoléon sortait son premier numéro et la figurine en plomb qui y était jointe représentait un cavalier du 5^{ème} Régiment de Cuirassier.

⁽¹⁾ DELESTRAINT Charles (1879-1945). En 1942 il devient, sous le pseudonyme de Vidal, le chef de l'armée secrète des trois mouvements de la zone sud : Combat, Libération et Franc-Tireur. Apprêhendé le 9 juin 1943 à Paris. Exécuté le 19 avril 1945 à Dachau.

Officier de la Légion d'honneur et titulaire de la Croix de guerre 1914-1918. Il est fait Compagnon de la Libération à titre posthume le 17 novembre 1945.

Entrée du nom du général Delestraint au Panthéon le 10 novembre 1989.

⁽²⁾ Mariage de mes grands-parents maternels.

Le 23 octobre 1899, ma grand-mère Renée DUPUY épousait Charles FRANCOIS SAINT MAUR à la Chapelle sur Erdre. (Loire Atlantique)

L'un de ses témoins était le duc de Chartres (Robert Philippe Louis Eugène Ferdinand d'Orléans), l'autre le colonel PHILLIPON de la MADELAINE commandant le 5ème Régiment de Cuirassiers.